

*Marcel Ventura*

## **Confiance et lien social**

Pour écrire ces lignes j'ai bien sûr pris appui sur des textes qui me sont une référence, mais aussi sur les élaborations qui se sont produites au long des rencontres des divers espaces de débats de notre forum à Barcelone.

Sur le lien des individus dans le social, Freud nous parle dans le *Malaise dans la civilisation* (1929) de l'hostilité primaire et réciproque des êtres humains dont résulte une permanente menace de dissolution de la société. Et lui, qui a toujours misé sur le travail comme voie de sublimation, ajoute que l'intérêt d'une communauté de travail ne suffirait pas à en maintenir la cohésion, car les passions qui viennent du pulsionnel sont plus fortes que les intérêts rationnels. Il s'arrête sur le commandement "Tu aimeras ton prochain comme toi-même." Trente pages plus loin, il conclut : "le commandement est impossible à accomplir". Freud est clair : la confiance qui ne tient que de l'amour est un impossible.

Peut-être en est-il autrement de la considération que l'on a pour le semblable telle que pour soi-même (Séminaire VII). Une acceptation dérivée de la structure, est donnée par la subordination au langage et par les identifications constitutives du sujet, dont le stade du miroir pose l'empreinte. Une condition nécessaire que chacun aura à subjectiver.

Mais, que dire encore de la confiance, quant à sa place, ses modalités, son articulation au lien social ? C'est un terme qui n'a pas un statut de concept chez Freud ni chez Lacan.

Dans le *Petit Robert* et dans le dictionnaire de l'Académie espagnole on trouve l'idée d'espérance ferme, de l'assurance qu'a celui qui se fie à quelqu'un, de lui livrer, sans d'autre sécurité que la bonne foi et l'opinion qu'il a de l'autre, ses biens, son secret, etc. On y voit une prise de position subjective référée à l'action et même à la subjectivité du semblable, c'est donc une forme de lien à l'autre, de lien social.

En français on dit "se fier à quelqu'un". En castillan il y a une expression, plus forte, dont fait usage le *Quichotte* quand il dit "je fie pour mon compagnon". Le dictionnaire espagnol définit ainsi "fier" : assurer que l'on accomplira soi-même ce qu'un autre a promis, ou encore que l'on paiera ce qu'il doit, en s'obligeant, au cas où il ne le ferait pas, à en répondre à sa place. Ça va plus loin que "confiance", et dans le sens de la garantie. Ainsi, la passe, n'est pas seulement confier, pour vérification, qu'il y a de l'analyste, mais aussi que la nomination compromet le cartel et l'Ecole face à un collectif dans lequel s'insère la pratique : donc, jusqu'à une certaine limite, la passe "fie pour un autre".

Pour mieux cerner le thème, on pourrait se demander : à quoi fait-on confiance dans l'analyse ? La demande de traitement se soutient de la foi (qui est à l'origine étymologique de confiance), de la croyance, qui va se déployer et s'aveugler dans l'amour de transfert. De ce lieu, l'entrée dans la cure sera possible ainsi que l'incarnation du sujet supposé au savoir dans l'analyste. En 1964 (séminaire XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, ch. XVIII, p. 209) Lacan dira : "La formation du psychanalyste exige qu'il sache, dans le procès où il conduit son patient, autour de quoi le mouvement tourne." Il s'agit de la confiance qu'il obtient d'un sujet en tant que tel. Le psychanalyste, "Lui doit savoir, à lui doit être transmis, et dans une expérience, ce dont il retourne. Ce point pivot c'est ce que je désigne [...] sous le nom de désir du psychanalyste." Et c'est ce qui fonde la confiance qui lui est adressée.

De la part du patient, le point d'appui va se déplacer tout au long de la cure, vers la confiance au travail de l'inconscient, hors du champ de l'exactitude, en quête d'une vérité à structure de fiction. Il s'agira de placer l'objet a au gouvernail, de passer du discours du maître au discours analytique.

Si l'on pense cela du côté de l'analysant qui s'autorise comme pratiquant je crois que c'est le cas de la plupart de ceux d'entre nous qui participons aux forums -, il convient de rappeler Lacan en 1958 dans La direction de la cure quand il dit que l'analyste ferait mieux de se repérer sur son manque à être que sur son être.

Saint Jean de la Croix, qui voue sa confiance à un Autre consistant, mais qu'il se garde bien d'imaginer et qu'il est loin d'incarner nulle part, lui que l'on appelle le théologien des riens, du désêtre, a écrit : “ Et cela, ne pas jeter ses manques dans l'oubli, pour trois raisons : la première, pour avoir toujours l'occasion de ne pas se vanter ; la deuxième, pour avoir de quoi toujours être reconnaissant ; la troisième, pour que ça serve à plus confier pour plus recevoir ” ( CB, 33.1). Ne pas jeter ses manques sous le coup de la répression, ce n'est pas l'amour du manque. En faire plutôt un des soubassements de la confiance, c'est une idée qu'il apporte, en contrepoint et dans un champ étranger au notre, à la position de l'analyste.

Mais tout cela a trait à la cure, là où Lacan situe en 1972 le discours analytique et donc la possibilité qu'il y soit fondé, dans le rapport analyste-analysant - et je crois pas ailleurs dans son œuvre -, “ un lien social libéré de toute nécessité de groupe ”(L'Etourdit, Scilicet 4 ). En dehors de la cure, dans le collectif des analystes, cela semble difficile à soutenir. On a l'impression que Lacan considère le groupe comme inévitable et en même temps impossible. Il y a là une tension irréductible, qui parfois peut pousser au travail. Le terme confiance y cherche sa place, il devient même gênant, peut-être parce que malgré les équivoques de ses significations et les trahisons dont il est objet, on ne peut pas s'en passer pour le lien social.

Du côté de cet inévitable, dans la leçon du 31 mai 1961 du Séminaire sur le Transfert ( pp. 386, 387, 389 ), il dira que “ L'analyste n'est pas le seul analyste. Il fait partie d'un groupe, d'une masse. ” Il s'inscrit et se détermine de par les effets qui résultent de la masse des analystes, en tant qu'organisée par l'idéal du moi analytique. “ Dès lors [...], tous les problèmes que Freud soulève dans cet article (Psychologie des masses) se posent effectivement. ”

A cet effet de groupe, Lacan oppose une éthique de la singularité. En premier lieu, il met à la charge de chacun un approfondissement, il parle même d'exorcisme, pour avoir, je cite : “ [...] une juste aperception de son rapport, à lui, propre, avec la fonction de l'idéal du moi [...] ”. Cela, pour s'extraire de la masse, qui elle au contraire soutient cette fonction. Jusqu'à la fin de ce séminaire il considère l'antinomie entre groupe et désir, en plaçant celui-ci comme “ dangereux, menaçant, pour l'individu et le troupeau ”. D'où, “ la petite levée d'angoisse qui se produit chaque fois qu'il s'agit véritablement du désir du sujet ”.

Peut-on se fier au désir, malgré tout, comme repère dans le rapport au semblable ? Je le crois, surtout si on retient le sens de “ fier pour ” le désir, plutôt que d'en rester à “ se fier au ” désir. C'est-à-dire, si l'on est prêt à “ garantir ”, dès la division subjective, que l'on ne va pas céder concernant le désir, que l'on tiendra le cap pour cerner le réel de la jouissance atteignant chacun en un point différent, sans le rabattre sur la demande. Ainsi l'on peut nommer le désir, et le confier.

Peut-on dire encore, en s'appuyant sur le schéma L, que la confiance au semblable aurait comme condition de traverser la séparation pour accéder à son propre désir ?

Ce qui est clair, en tout cas, c'est que face à l'inévitable du groupe, Lacan oppose le deuil de l'idéal, et la singularité du désirant, qu'incarne Socrate dans le Banquet.

Dans l'Etourdit , par contre, le groupe ne paraît plus seulement inévitable mais aussi impossible, quand il écrit (p. 31) : “ Mon entreprise paraît désespérée, [...] parce qu’il est impossible que les psychanalystes forment groupe. ” L’histoire nous dit qu’ils ne cessent pas de former groupe, que c’est inévitable, mais c’est en tant que professionnels, en dehors du discours analytique. Et, on le sait, groupe n’est pas discours. Ce dernier, Lacan le définit comme : “ [...] et je le situe du lien social à quoi se soumettent les corps qui, ce discours, labitent. ”. Un habitat qui est le langage et qui hominise l’animal qui s’y soumet, qui ordonne le champ de la jouissance selon des modalités déterminées. Le groupe, par contre, se leste de l’obscénité imaginaire qu’il ajoute à cet effet du discours. Obscénité qui est en rapport avec l’impossibilité de groupe, elle est le réel du groupe analytique, ce qui ne rentre pas dans son discours.

Du côté de l’impossibilité du groupe, on voit que l’analyste est un désindentifié, il est donc menaçant pour le collectif auquel il appartient de fait, et se trouve de même menacé par les autres membres. On ne fait pas de groupe avec la singularité radicale de l’objet a. Alors, peut-on confier à un tas de solitudes ?

Du côté de l’inévitabilité, Colette Soler, dans son Séminaire de 1990, reprend l’Etourdit en ces termes : “ Avec les analystes il est impossible de faire groupe puisqu’il manque un principe d’identification, d’unification ”. Il y a là un défaut dans le symbolique, à la place duquel viendront toutes sortes de phénomènes imaginaires pour y faire suppléance, d’une façon plus marquée que dans des groupes non-analytiques. “ Mais le discours analytique lui-même convoque le groupe - pas l’obscénité -, comme rempart et comme confort. C’est-à-dire qu’il protège l’analyste de la preuve qu’est pour lui sa fonction, son acte, et qu’il le conforte avec la proximité de ceux dont il suppose ( donc, il confie ) qu’il partage la même épreuve ”. On peut dire que cet accommodement rend le groupe nécessaire, mais il faudrait un au-delà pour qu’il s’agisse d’Ecole. Peut-être la possibilité de l’Ecole, du lien social à l’Ecole, tient à son accueil radical du singulier de ses membres, heureuse de ses unicités irremplaçables ; chacun ayant trouvé dans la passe un savoir sur son symptôme, un savoir sur sa propre méconnaissance in-saturale quant à ce que lui-même sera pour les autres. Un savoir, comme l’écrivait S. Duportail au mois d’octobre, qui veuille dire, dire à une écoute possible, quel a été son parcours à lui et la carte qu’il en a tracé. Pour conclure, avec Colette Soler : il s’agit de continuer à penser avec d’autres singuliers ce qu’est la psychanalyse.